

## CHAPITRE III

À travers la lande

Elle dormit longtemps, et, quand elle se réveilla, Mme Medlock avait acheté un panier de déjeuner à une des gares, et elles mangèrent du poulet, du bœuf froid et du pain beurré arrosés de thé chaud. La pluie semblait plus torrentielle que jamais, et tout le monde, aux stations, portait des imperméables ruisselants. Un employé alluma les lampes du

compartiment et Mme Medlock sembla  
trouver le thé, le poulet et le bœuf  
très réconfortants. Elle mangea  
avidement et s'endormit ensuite à son  
tour ; Mary resta assise à la  
regarder dormir, son beau chapeau  
sur l'oreille, jusqu'à ce que l'enfant  
s'assoupît de nouveau dans son coin,  
bercée par le bruit de la pluie contre  
les vitres. Il faisait tout à fait sombre  
quand elle se réveilla de nouveau. Le

train s'était arrêté, et Mme Medlock  
la secoua.

— Vous en avez fait un de somme !  
dit-elle. C'est le moment d'ouvrir les  
yeux ! Nous sommes à notre gare et  
nous avons une longue course en  
voiture devant nous.

Mary se leva et essaya de tenir les  
yeux ouverts tandis que Mme Medlock  
rassemblait les paquets. La petite fille  
ne fit aucune tentative pour l'aider,  
car, aux Indes, c'était toujours les

domestiques indigènes qui ramassaient  
et portaient tout, et il lui paraissait  
parfaitement naturel de se laisser  
servir.

La gare était petite et il ne semblait  
pas qu'aucun autre voyageur y  
descendît. Le chef de gare parla à  
Mme Medlock d'un ton de rude  
bonhomie, en prononçant les mots  
avec un drôle d'accent qui devait  
devenir familier à Mary :

— Je vois que vous êtes de retour,  
dit-il, et vous avez ramené la petite  
demoiselle.

— Oui, la voilà, répondit Mme  
Medlock avec le même accent et en  
désignant Mary d'un mouvement  
d'épaule. Comment va votre dame ?

— Assez bien. La voiture vous attend  
dehors.

Une calèche se trouvait sur la route,  
devant la petite plate-forme extérieure.  
Mary vit que c'était un élégant

équipage et que le laquais qui l'aidait à monter avait aussi grand air. Son long imperméable et la toile cirée de son chapeau brillaient et ruisselaient de pluie, comme tout le reste, la personne corpulente du chef de gare incluse.

Quand le laquais ferma la portière et monta sur le siège avec le cocher, et que la voiture s'ébranla, la petite fille se trouva installée dans un coin, sur des coussins confortables, mais elle

n'avait plus envie de dormir. Elle resta assise à regarder par la fenêtre, curieuse de voir quelque chose de la route qui allait la conduire à l'étrange demeure dont Mme Medlock lui avait parlé. Elle n'était nullement peureuse et n'avait pas précisément d'appréhension, mais il lui semblait qu'on pouvait s'attendre à tout dans une maison avec une centaine de chambres presque toutes

fermées à clef, une maison sur la  
lisière d'une lande.

— Qu'est-ce que c'est qu'une lande ?

dit-elle tout à coup à Mme Medlock.

— Regardez par la fenêtre dans dix  
minutes, répondit celle-ci, et vous le  
verrez. Nous avons sept kilomètres à  
faire en voiture à travers la lande  
avant d'arriver au Manoir. Vous ne  
verrez pas lourd car la nuit est  
sombre, mais vous pourrez voir  
quelque chose.



Mary ne posa plus de questions, mais attendit dans son coin obscur, les yeux fixés sur la fenêtre. Les lanternes de la voiture jetaient des rayons lumineux à quelque distance devant eux et elle avait des aperçus de ce qu'on traversait. Après avoir quitté la gare, on avait passé par un tout petit village et elle avait vu des maisonnettes blanchies à la chaux et les lumières d'une auberge, puis l'église et le presbytère et une ou

deux petites devantures de boutiques  
avec des jouets, des bonbons et  
diverses bricoles. Puis ce fut la  
grande route et elle ne vit plus que  
des haies et des arbres. Après cela  
rien ne parut changer de longtemps  
ou du moins cela lui sembla durer  
longtemps.

À la fin les chevaux commencèrent à  
avancer plus lentement, comme si  
cela montait et bientôt on ne vit plus  
ni haies ni arbres. Rien que

d'épaisses ténèbres de chaque côté.

Elle se pencha en avant et pressa

son visage contre la vitre juste au

moment où un fort cahot se

produisait.

— Eh ! nous voilà sur la lande pour

de bon ! dit Mme Medlock.

Les lanternes de la voiture

répandaient une lumière jaunâtre sur

une route à l'aspect raboteux,

apparemment frayée à travers des

buissons et des taillis bas et touffus,

qui semblaient se perdre dans le  
grand espace sombre qui s'étendait  
devant les voyageurs et tout autour  
d'eux. Le vent se levait et faisait un  
bruit singulier, sourd, sauvage et  
puissant.

— Ce n'est pas, — ce n'est pas la  
mer ? dit Mary, se tournant vers sa  
compagne.

— Non pas, certes ! répondit Mme  
Medlock. Ce n'est pas non plus des  
champs, ni des montagnes, c'est

seulement des lieues et des lieues de terre inculte, où rien ne pousse que de la bruyère, des ajoncs et des genêts, et où rien ne vit que des poneys et des moutons sauvages.

— Il me semble que cela pourrait être la mer s'il y avait de l'eau, dit Mary, ça fait le bruit de la mer en ce moment.

— C'est le vent qui souffle à travers les buissons, dit Mme Medlock. C'est plutôt sauvage et lugubre pour mon

goût, quoique bien des gens aiment  
ça, surtout quand la bruyère est en  
fleur.

On continua à rouler dans les  
ténèbres et, bien que la pluie eût  
cessé, le vent soufflait et sifflait avec  
des sons étranges. La route montait  
et descendait et, plusieurs fois, la  
voiture passa sur de petits ponts  
sous lesquels l'eau s'engouffrait avec  
fracas. Il semblait à Mary que la  
course ne finirait jamais, et que la

vaste et morne lande était un vaste  
espace d'océan noir qu'elle traversait  
sur une bande de terre.

— Je n'aime pas ça ! je n'aime pas  
ça ! se répétait-elle en serrant plus  
fort ses lèvres minces.

Les chevaux grimpaient un bout de  
route abrupte quand elle vit enfin une  
lumière. Mme Medlock l'aperçut en  
même temps et poussa un long  
soupir de soulagement.

— Ah ! je suis contente de voir  
briller cette petite lumière ! s'écria-t-  
elle. C'est la fenêtre de la loge.

Nous aurons une bonne tasse de thé  
dans un moment en tous cas.

Le moment se prolongea, car, lorsque  
la voiture eut franchi le portail du  
parc, il y eut encore trois kilomètres  
d'avenue à suivre, et les arbres, dont  
les sommets se touchaient presque,  
semblaient former devant la voiture,  
un long cloître sombre.



On sortit du cloître pour émerger  
dans un espace libre, et l'on s'arrêta  
devant une maison extrêmement  
longue, mais basse, bâtie autour  
d'une cour pavée. D'abord Mary crut  
qu'il n'y avait aucune lumière aux  
fenêtres, mais, comme elle descendait  
de voiture, elle vit qu'une chambre  
du coin, au haut de la maison, était  
faiblement éclairée.

La porte d'entrée était énorme, faite  
de panneaux de chêne de forme

curieuse ornés de gros clous et  
encadrés de grosses barres de fer.  
Elle s'ouvrait dans un hall immense,  
si sombre que les figures des  
portraits, sur les murs, et les  
silhouettes d'armures semblèrent à  
Mary étranges et inquiétantes. Debout  
sur les dalles elle paraissait toute  
petite, noire et perdue, et elle se  
sentait aussi petite, aussi étrangère  
et aussi perdue qu'elle le paraissait.

Un vieillard maigre et propre se  
tenait debout près du domestique qui  
leur ouvrit la porte.

— Emmenez-la dans sa chambre, dit-  
il d'une voix enrouée. Il ne désire  
pas la voir. Il part pour Londres  
demain matin.

— Très bien, M. Pitcher, répondit  
Mme Medlock. Du moment où je sais  
ce qu'on attend de moi, je suis  
prête.

— Ce qu'on attend de vous, Mme Medlock, dit M. Pitcher, c'est que vous veilliez à ce qu'on ne le dérange pas, et à ce qu'il ne voie pas ce qu'il ne désire pas voir.

Et Mary Lennox se vit alors emmenée par un large escalier, le long d'un corridor et, par une autre série de marches, le long d'un autre corridor, et d'un autre encore jusqu'à ce qu'une porte s'ouvrît et qu'elle se trouvât dans une chambre avec du

feu dans la cheminée et une table  
servie.

Mme Medlock lui dit alors, sans  
cérémonie :

— Là, nous y voici ! cette chambre  
et celle d'à côté seront votre  
domaine et il s'agira de vous y tenir,  
ne l'oubliez pas.

Ce fut de cette façon que « Madame  
Marie » arriva au manoir de Missel  
et jamais peut-être elle ne s'était

sentie plus « contrariée » ni  
d'humeur plus agressive.